



Réception de Marie-José Béguelin

DISCOURS DE MARIE-JOSE BEGUELIN
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 SEPTEMBRE 2009

Mes chères Consœurs, mes chers Confrères, Mesdames, Messieurs,

C'est pour moi un honneur immense que d'être reçue aujourd'hui au sein de l'Académie royale de langue et de littératures françaises de Belgique, sur le fauteuil occupé jusqu'en novembre 2007 par le grand philologue et critique littéraire Paul Gorceix. En cette occasion solennelle, je voudrais exprimer mes remerciements les plus sincères aux membres de l'Académie qui m'ont élue et accueillie, mais aussi à la Belgique, qui ouvre de manière si généreuse les portes de cette illustre assemblée à des membres étrangers. À travers ma personne, j'aime à penser que c'est la Suisse romande qui, plus largement, voit reconnaître les efforts que déploient ses ressortissants pour illustrer la littérature et la langue françaises, pour en manifester la richesse et la diversité. Aussi est-ce non seulement en mon nom propre, mais également en celui de mes concitoyens que j'exprime en ce moment des sentiments de joie et de gratitude. Que l'honneur qui m'est fait soit partagé, en particulier, par toutes celles et tous ceux qui, au cours des années écoulées, m'ont entourée et épaulée, que ce soit à l'université, au sein de la Délégation à la langue française ou dans le cadre familial.

Admiratrice, depuis la première occasion où il m'a été donné de l'entendre, du talent oratoire éblouissant de mon collègue Marc Wilmet, comment aurais-je imaginé qu'il serait conduit un jour à prononcer un discours dont je serais le thème ? Merci, Monsieur, cher Marc, de cet exposé si chaleureux, bien trop

élogieux, où vous avez à merveille rappelé le souvenir de ceux à qui je dois ma formation, mes parents et mes maîtres.

Permettez-moi d'avoir également une pensée, en ce jour et en ce lieu, pour ma sœur Nicole, décédée le 15 juillet 2008. Elle avait suivi, au début des années 1970, des études complètes de comédienne à l'Institut national des arts du spectacle (INSAS), à quelques rues d'ici. C'est avec elle que j'ai découvert pour la première fois, avec émerveillement, les villes de Bruxelles, de Gand et de Bruges, sans me douter que j'y nouerais par la suite tant de liens professionnels et amicaux. Une cruelle maladie a mis un terme précoce à la carrière de Nicole qui, malgré ses souffrances, ne manquait jamais d'évoquer avec chaleur lest trois années heureuses et stimulantes de son séjour à Bruxelles.

Mesdames et Messieurs, je n'ai pas eu la chance de rencontrer Paul Gorceix, alors que plusieurs d'entre vous ont été ses proches ou ses amis. C'est à travers les hommages qui lui ont été rendus, à travers l'œuvre imposante qu'il a laissée et à travers le témoignage bienveillant d'Andrée Gorceix son épouse ici présente, que j'ai découvert avec admiration ce savant français hors normes, à la fois germaniste distingué et brillant spécialiste des lettres françaises de Belgique, cet homme que Roland Beyen décrivait, dans son discours d'accueil, comme un « singulier alliage de rigueur et de passion, de don de soi et d'ouverture aux autres¹ ».

D'emblée, j'ai pu me faire de Paul Gorceix l'image d'un homme à la santé fragile, qui fut absent pour cause de maladie le jour même de sa réception à l'Académie royale le 24 janvier 2004. Bien des années plus tôt, en 1947, à l'âge de 17 ans, il avait dû interrompre pour cause de tuberculose ses études de langue et de littérature à l'Université de Poitiers, et rester presque constamment alité pendant deux années qui furent aussi une période de lecture intense. Cette fragilité physique était à l'évidence compensée par une énergie, une capacité de travail, un appétit de découverte hors du commun. À peine remis de sa maladie, le jeune homme part occuper un poste d'assistant de français en Autriche, à Vienne, puis à Offenbach près de Francfort. En 1954, titulaire de son diplôme d'études supérieures, il se fait affecter au lycée de Bône, en Algérie, avant de poursuivre sa carrière comme professeur stagiaire à Strasbourg. Il passe ensuite plusieurs années

¹ Roland Beyen, « Réception de M. Paul Gorceix ». *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*. Tome LXXXII, 2004, n° 1-2, p. 16.

en Allemagne, à l'Institut français de Brême, puis comme lecteur de français à la Philipps-Universität de Marbourg. Il se lance dans la rédaction d'une thèse, soutenue en 1967, sur l'humaniste autrichien Ernst von Feuchtersleben, et entreprend dans la foulée une thèse d'Etat sur les *Affinités allemandes dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck*², achevée en six ans et soutenue en 1973 à Poitiers. La même année, il accède à la chaire de langue et de littérature allemandes de l'Université de Poitiers, qu'il occupera pendant dix-sept ans. En 1991, il est nommé professeur à l'Université Michel Montaigne de Bordeaux : cette nouvelle affectation lui donne l'occasion de développer son enseignement sur les lettres françaises de Belgique, devenues entre temps son terrain de recherches de prédilection. En parallèle, il continue à voyager, faisant partager en Allemagne, dans les pays du Nord, au Portugal, sa passion pour la Belgique fin de siècle et pour le courant symboliste. L'œuvre de Paul Gorceix a été couronnée en 1999 par le prix du Rayonnement des lettres françaises de Belgique à l'étranger ; nul mieux que lui assurément n'a mérité d'occuper un fauteuil à l'Académie royale, dont il suivit régulièrement les séances du 11 novembre 2003, date de son élection, à son décès survenu brutalement quatre ans plus tard, dans la nuit du 17 au 18 novembre 2007.

Malgré une carrière qui, à ses débuts du moins, n'a rien d'un parcours tranquille, Paul Gorceix est un auteur incroyablement fécond, à l'aise dans tous les genres de la critique : monographies érudites, éditions et commentaires de textes, essais, ouvrages introductifs... Roland Beyen recensait, en 2004, « 25 livres, plus de 100 articles et 20 recensions concernant les lettres françaises de Belgique ; 2 livres, 10 articles et 30 recensions concernant les littératures germanique et comparée³ ». Le catalogue s'est encore notablement enrichi ces dernières années, nous y reviendrons. Dans l'élaboration de cette œuvre monumentale, Paul Gorceix fut secondé sans relâche par son épouse Andrée Gorceix qui, pendant plus d'un demi-siècle de vie commune, consacra chaque jour plusieurs heures au secrétariat de son mari. Il faut savoir que tout hommage rendu à Paul Gorceix s'adresse également à Andrée Gorceix, sa compagne et sa fidèle collaboratrice.

² Paul Gorceix, *Les Affinités allemandes dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck*, Paris, PUF, 1975 ; nouvelle édition augmentée d'une postface, Paris, Eurédit, 2005.

³ *Loc. cit.*, p. 17.

Le parcours que je viens de retracer qualifie Paul Gorceix, mieux que tout autre, pour assumer une fonction d'intercesseur entre les traditions culturelles germanique et romane. Entre 1949 et 1973, il dispense en Autriche et en Allemagne un grand nombre d'enseignements de français et de littérature française, tout en développant des recherches dans le domaine de la philosophie et de la poésie allemandes ; au cours de son professorat à l'Université de Poitiers, il fait découvrir, dans une démarche symétrique, la langue et la littérature allemandes à des étudiants français. Dans l'intervalle, il opère, à travers sa thèse d'État, une conjonction particulièrement heureuse entre le domaine des lettres françaises et celui des lettres allemandes : il démontre que le double ancrage culturel du poète gantois Maurice Maeterlinck, Flamand de langue française, lui a permis d'accéder mieux que quiconque aux traditions culturelles germanique et anglo-saxonne, établissant, dans la foulée des tentatives de Nerval et de Nodier, le lien entre romantisme allemand et symbolisme français. C'est ainsi qu'à une époque où les études dites francophones ne sont encore ni à la mode, ni à l'honneur, Paul Gorceix entreprend d'imposer, dans un paysage universitaire français quelque peu figé, cette littérature française de Belgique qu'il estime injustement sous-estimée et méconnue.

Mesdames et Messieurs, il m'est difficile, je dois l'avouer, d'évoquer au passé un chercheur dont la productivité semble s'étendre au-delà de la mort, un savant à qui nous devons, tout récemment encore, une véritable moisson, un feu d'artifice de travaux sur ce courant du symbolisme qui, je cite Paul Gorceix, « par une heureuse connivence de l'esprit du temps, du goût et de l'espace géographique (...) semble avoir pour berceau ce pays, entre Ardennes et mer du Nord, la Belgique⁴ ». Entre 2005 et 2009, ce ne sont pas moins de dix ouvrages qui sont publiés soit à Paris soit à Bruxelles, monographies, essais, éditions commentées, ouvrages collectifs, ouvrage de mélanges, rééditions. Faute de pouvoir rendre justice à chacun de ces livres, dont le décompte même a quelque chose de vertigineux, je me bornerai à distinguer ici la monographie passionnante sur Georges Rodenbach parue en 2006 chez Champion, qui fait revivre non seulement l'auteur de *Bruges-la-Morte* et du *Carillonneur*, mais tout l'environnement social et intellectuel dans

⁴ Paul Gorceix, « Le Symbolisme est-il belge ? », *Cahiers européens* 2/81, 1981, p. 79.

lequel il a déployé ses activités littéraires⁵ ; le double volume posthume de mélanges paru en 2008 chez Eurédit, rassemblant de précieux articles sous le titre *Le Symbolisme en Belgique ou l'éveil à une identité culturelle. Une si rare différence...* ; et bien entendu, daté de 2005, la magistrale synthèse intitulée *Maurice Maeterlinck. L'arpenteur de l'invisible*⁶, dont le secrétaire perpétuel de l'Académie Jacques De Decker a écrit à juste titre qu'« il mérite de devenir un classique de la critique des lettres belges, un ouvrage dont on dira un jour qu'il est *le Gorceix* comme on dit du *Bon Usage*, qu'il est *le Grevisse-Goosse*⁷ ». De l'impressionnant testament scientifique qui nous a été laissé émergent également plusieurs rééditions : ainsi, le *Que sais-je ?* sur l'histoire littéraire allemande, paru en 1977, ressorti en 1997 dans une nouvelle édition mise à jour⁸ ; la thèse de doctorat d'État parue en 1975 aux PUF sous le titre *Les Affinités allemandes dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck*, couronnée un an plus tard par le Prix Strasbourg, reparue en 2005 chez Eurédit avec l'ajout d'une substantielle postface traitant de l'influence de Maeterlinck sur la modernité viennoise. Cette intense activité éditoriale témoigne, si besoin était, de l'importance et de l'actualité d'une œuvre qui frappe non seulement par son ampleur, mais aussi par la clairvoyance de son auteur, la constance qu'il met à défendre ses positions, la générosité avec laquelle il partage une érudition immense, qui sous sa plume n'a jamais rien de gratuit ni d'écrasant.

Trois discours d'hommage à Paul Gorceix ont, à ma connaissance, été tenus avant celui-ci. Le premier est le discours de réception de Roland Beyen, auquel j'ai fait référence⁹. Les deux autres sont dus à Jean Mondot et à Jacques De Decker : ils ont été prononcés le 4 avril 2008 lors d'une cérémonie organisée à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux pour célébrer la parution posthume du double volume *Le Symbolisme en Belgique*. Ces éloges émanent de spécialistes distingués

⁵ *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Paris, Champion, 2006.

⁶ Bruxelles, Le Cri / Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 2005.

⁷ In *Hommage à Paul Gorceix à l'occasion de la parution de son ouvrage Le symbolisme en Belgique ou l'éveil à une identité culturelle. Une si rare différence...*, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 4 avril 2008. Paris, Eurédit, 2008, p. 23.

⁸ Paul Gorceix, *Les grandes étapes de l'histoire littéraire allemande*. Paris, PUF/Que sais-je ? n° 1699, 1977 ; 2^e édition mise à jour : *Histoire littéraire allemande*, 1997.

⁹ *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*. Tome LXXXII, 2004, n° 1-2, p. 9-21.

des domaines que Paul Gorceix a illustrés ; ils retracent brillamment, de manière bien plus autorisée que je ne saurais le faire, le parcours intellectuel du savant.

Au départ de ce parcours, il y a je l'ai dit les travaux sur la littérature allemande et plus particulièrement la première thèse sur l'Autrichien Ernst von Feuchtersleben, moraliste, pédagogue, précurseur de la psychanalyse¹⁰ ; il y a ensuite la thèse d'État de 1973¹¹, réalisée sous la direction de Jules Bizet, spécialiste de la mystique allemande. Cette thèse met au jour l'influence de la tradition culturelle germanique dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck, influence moins d'une Allemagne « réelle » que d'une Allemagne rêvée, reconstruite à travers la poésie romantique (notamment celle de Novalis), la philosophie, la légende, le *Märchen*, la musique wagnérienne ; tradition culturelle à laquelle l'écrivain gantois accède de manière aisée, pour ainsi dire de plain-pied, grâce à son enracinement dans la langue et la culture flamandes. La thèse consacrée à l'auteur de *Serres chaudes* marque un tournant dans les recherches de Paul Gorceix qui seront dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, orientées par l'étude, je le cite, de « la constellation singulière, assez mal connue dans l'Hexagone, de ces écrivains qu'on a appelés *les symbolistes belges*¹² », constellation composée, outre Maeterlinck, de Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach, Max Elskamp, Charles Van Lerberghe, Albert Mockel, Franz Hellens et quelques autres.

Dans la foulée de sa thèse d'État, Paul Gorceix fait paraître en 1978 un article important dans le Bulletin de l'Académie royale sous le titre « De la spécificité du Symbolisme belge¹³ ». L'auteur des *Affinités allemandes* y démontre que les écrivains belges des années 1880, presque tous, comme Maeterlinck, Flamands d'expression française, ont affirmé leur identité littéraire à travers un rejet du cartésianisme et du naturalisme attachés à la tradition culturelle française. En dépit de l'attrance qu'ils éprouvaient pour Paris, où plusieurs ont résidé, en dépit même de l'admiration qu'ils éprouvaient pour le modèle parnassien, ces écrivains ont trouvé une source d'inspiration privilégiée dans la philosophie et le

¹⁰ Ernst von Feuchtersleben, moraliste et pédagogue (1806-1849). Contribution à l'étude de l'humanisme libéral dans l'Autriche d'avant 1848. Paris, PUF, 1976.

¹¹ Cf. note 3.

¹² Paul Gorceix, *Le Symbolisme en Belgique ou l'éveil à une identité culturelle. Une si rare différence...* Paris, Eurédit, 2008, t. I, Avant-propos, p. 7.

¹³ Article repris en 2008 dans *Le Symbolisme en Belgique*, p. 43-70.

romantisme allemands, dans la littérature anglo-saxonne, ainsi que dans la tradition mystique flamande (notamment Ruysbroeck l'Admirable, dont Maeterlinck traduisit *L'Ornement des noces spirituelles*), autant de références où ils ont puisé de quoi satisfaire leur aspiration identitaire.

Pour montrer la spécificité de la littérature qui naît en Belgique à cette époque, Paul Gorceix adopte, à partir des années 1970, toutes les voies possibles ; il exploite de manière concertée le commentaire de textes, l'histoire des idées, la philosophie, la critique des sources, la réflexion théorique et herméneutique. Il argumente en faveur non seulement de l'originalité mais aussi du caractère précurseur des auteurs qu'il étudie, avec élégance et fermeté, sans jamais se départir d'un sens raffiné de la nuance. Au service de cette démarche d'une grande cohérence, Paul Gorceix met une écriture ample, limpide, qui semble couler de source, en fait très travaillée. Rebelle à tout effet d'hermétisme, tout entière au service de la compréhension, cette langue va droit au but : elle est emblématique de la modestie d'un savant dont on est tenté de dire non pas qu'il s'efface derrière son objet, mais plutôt qu'il l'incarne, qu'il lui est consubstantiel.

Paul Gorceix poursuit, dans le même temps, un important travail d'éditeur : il introduit Maeterlinck et Elskamp dans la collection « Poésie » de Gallimard ; il met à disposition du public les textes fondateurs des lettres belges : poésie et théâtre de Maeterlinck bien sûr, en particulier dans les *Œuvres* en trois volumes parues aux Éditions Complexe (Bruxelles, 1999) ; mais aussi œuvres de Georges Eekhoud, Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Émile Verhaeren dans l'ouvrage *La Belgique fin de siècle. Romans – Nouvelles – Théâtre* (Bruxelles, Éditions Complexe, 1997). En 2007 paraissent chez Champion les essais critiques de Rodenbach précédés d'une étude de Paul Gorceix¹⁴ ; suit enfin, point culminant dans cette vaste entreprise de réhabilitation, la parution en 2009, toujours chez Champion, des textes d'Albert Mockel, principal théoricien belge du symbolisme, directeur de la revue liégeoise *La Wallonie* (1886-1992) qui accueillit aussi bien les jeunes écrivains symbolistes belges que la nouvelle poésie française¹⁵. Dans l'étude substantielle qui introduit l'ouvrage de Mockel, Paul

¹⁴ Georges Rodenbach. *Les Essais critiques d'un journaliste*. Choix de textes précédés d'une étude par Paul Gorceix. Paris, Honoré Champion, 2007.

¹⁵ Albert Mockel, *Propos de littérature (1894) suivis de Stéphane Mallarmé, un héros (1899) et autres textes*. Précédés d'une étude par Paul Gorceix, Paris, Honoré Champion, 2009.

Gorceix montre que celui-ci, par l'esthétique de l'indétermination qu'il préconise, préfigure les théoriciens modernes de la réception (École de Constance avec Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser, mais aussi Umberto Eco et Roland Barthes, pour qui l'œuvre d'art, de par sa structure même, intègre une pluralité de sens).

Dans le projet poétique des symbolistes tel qu'il est explicité par Paul Gorceix, mon attention de linguiste a été retenue par le mécanisme de l'analogie à travers laquelle s'élabore, par delà les possibilités d'expression du langage, la signification quasi métaphysique du poème ou de l'œuvre littéraire. Paul Gorceix écrit ainsi, à propos du roman *Bruges-la-Morte* : « L'originalité de l'œuvre (...) tient à la composition élaborée à partir d'un entrelacs d'images, d'associations et de correspondances entre le personnage et le monde qui l'entoure. Elle repose sur la vision d'un artiste, qui a eu l'idée, paradoxale et géniale à la fois, de mettre en équation le destin de son héros et la ville de Bruges, renouvelant ainsi, avant Breton, le raisonnement par analogie. Cette équivalence frappante par son étrangeté entre une ville et un état d'âme, fait la dimension exceptionnelle de cette œuvre. Elle en constitue la matière, qui n'existerait pas sans cette quête, dont les racines plongent à l'intérieur du moi¹⁶. » À l'opposé de l'allégorie pré-codée, rationnelle, tenue pour sclérosante par les théoriciens du symbolisme, l'analogie naît de manière pour ainsi dire inconsciente sous la plume du poète. Dans la dramaturgie de Maeterlinck, elle devient l'un des ressorts du drame où, par l'usage qui est fait des signes, monde moral et monde physique sont mis en résonance, de manière à suggérer une vérité ineffable, à vocation archétypale, touchant, selon l'expression d'Albert Mockel, au « monde abstrus des régions intangibles¹⁷ ». À propos du théâtre de Maeterlinck, Paul Gorceix montre aussi, de manière particulièrement fascinante pour un linguiste, les conséquences d'un refus et d'une dévaluation de la rhétorique : par leur insignifiance, leur caractère allusif et énigmatique, les dialogues des drames de Maeterlinck incitent à la conjecture, conférant au lecteur ou au spectateur un rôle actif, voire créatif ; de concert avec les signes extra-linguistiques omniprésents, la banalité de ces dialogues permet tantôt de suggérer le poids d'une menace ou d'une angoisse indéfinies, tantôt d'ouvrir sur un espace interprétatif plurivoque et transcendant.

¹⁶ Paul Gorceix, *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Paris, Honoré Champion, 2006, p. 131.

¹⁷ Cité dans l'étude préliminaire de *Propos de littérature*, 2009, p. 80.

En 1911, le compositeur Paul Dukas écrit : « Le rêve, voyez-vous, c'est la prose de Pelléas. C'est bien fait, cela. Quand deux personnages se rencontrent, qui ont l'âme pleine d'un mutuel amour, ils s'abordent en se disant : *Qu'il fait beau aujourd'hui* ou *Que vos tresses sont blondes* ou quelque chose d'analogue. Il y a entre eux un monde de sentiments, de sensations, de pensées, entièrement inexprimés. Et c'est là que la musique a sa vraie place, son vrai rôle. Elle remplit ces situations; elle exprime tout ce que la parole n'a point dit, tout ce que le jeu des regards, des lèvres, des mains tendues ne révèle point; elle fait jaillir le sentiment latent ou dissimulé, l'amplifie, l'exalte¹⁸ ... ». Contrairement à Dukas, Paul Gorceix se montre réservé envers cette surdétermination de la parole par la musique. Dans les pages qu'il consacre à *Pelléas et Mélisande*, il remet au premier plan le drame de Maeterlinck auquel l'opéra de Debussy a ravi la vedette. Si réussie soit-elle, la musique de Debussy encourt précisément, aux yeux de Paul Gorceix, le reproche de réduire l'ouverture interprétative, d'inhiber le mécanisme de suggestion où réside l'essence même de la démarche symboliste. Pour le critique, la musique, je cite, « trahit le texte, dans la mesure où elle matérialise en quelque sorte, déchiffre et détermine ce qui, dans l'esprit de l'auteur, devait demeurer suggestion, sous-entendu et virtualité¹⁹ ». Les silences du drame symboliste, à propos desquels Paul Gorceix développe des pages pénétrantes, sont en effet les interstices où prend naissance le feuilleté des significations, où s'élabore cette vérité indicible qui, de nature à résoudre les antithèses, excède les possibilités du Verbe et probablement aussi du langage musical. Comme l'avait écrit Mallarmé le 1^{er} juillet 1893 dans un article consacré à *Pelléas et Mélisande*, l'art mis en œuvre dans cette pièce est « musique dans le sens propre », et l'accompagnement d'un instrument « détournerait, par inutilité²⁰ » : Paul Gorceix reprend à son compte le propos mallarméen ; on peut aussi voir dans cette position un reflet de son empathie à l'égard de l'auteur du livret de *Pelléas* qui, brouillé avec Debussy, n'a semble-t-il

¹⁸ Dukas répond ici (1911, p. 58) à la question « Sous la Musique que faut-il mettre ? De Beaux Vers, de Mauvais, des Vers libres, de la Prose ? », enquête de Fernand Divoire, Revue *Musica*, n^{os} 101 (février 1911), p. 38-40 et 102 (mars 1911), p. 58-60. Je remercie Christophe Imperiali d'avoir attiré mon attention sur cet intéressant commentaire.

¹⁹ Maurice Maeterlinck, *L'arpenteur de l'invisible*, 2005, p. 356.

²⁰ Cité in Maurice Maeterlinck. *L'arpenteur de l'invisible*, 2005, p. 64.

jamais assisté à une représentation intégrale de l'opéra réalisé à partir de son œuvre.

Mesdames et Messieurs, le grand linguiste suisse Ferdinand de Saussure, fondateur de la sémiologie ou « science qui étudie la vie des signes dans la vie sociale²¹ », né en 1857, était contemporain de la génération des écrivains symbolistes belges. Il fut même en mesure de côtoyer physiquement certains d'entre eux à Paris au cours des années 1880, durant lesquelles il enseigna le gotique et le vieux-haut-allemand à l'École des Hautes études. Or vous savez que le Genevois s'est intéressé à la poétique et aux légendes germaniques. Dans sa recherche sur la anagrammes, il a poursuivi, avec autant de fébrilité que d'obstination, la trace de mots-thèmes dont les versificateurs gréco-latins auraient sciemment, mais en secret, intégré la matière phonique dans leurs textes. La recherche échoua, elle fut interrompue vers 1909. Le récit de cette quête avortée a été retracé et commenté par Jean Starobinski dans son bel ouvrage intitulé *Les mots sous les mots*²². La passion mise dans la recherche des anagrammes a pu sembler étrange de la part de Saussure, inventeur de la linguistique scientifique qui, dans son *Mémoire* de 1878²³, avait porté à son apogée le paradigme de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Pourtant, à la lecture des travaux de Paul Gorceix, j'ai été tentée de faire le lien entre le symbolisme et la recherche sur les anagrammes : ne s'agissait-il pas aussi pour Saussure, *mutatis mutandis*, d'aller rechercher au-delà des apparences immédiates, du signifié linguistiquement transmis par l'œuvre poétique, un contenu implicite, un secret de fabrication, une motivation profonde de l'œuvre poétique ? La quête des anagrammes ne serait-elle pas à interpréter comme l'avatar d'une préoccupation qui était dans l'air du temps, mais à laquelle une démarche positiviste et historiciste comme celle dans laquelle était enfermé Saussure ne pouvait apporter de réponse ? La question mériterait bien sûr plus ample investigation. Reste que Saussure écrit, dans un autre contexte, qu' « aucun signe n'est (...) limité dans la

²¹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par C. Bally et A. Sechehaye, édition critique par T. De Mauro, Paris, Payot, 1972, p. 33 (1^{re} éd, du CLG = 1916).

²² Cf. Jean Starobinski, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Paris, Gallimard, 1971. Rééd. Lambert Lucas, 2009.

²³ Ferdinand de Saussure, *Mémoire sur le système des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig, 1879 [1878], repris dans *Recueil des publications scientifiques*, Genève, 1922 (réimpression Slatkine, 1984).

somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul²⁴ », propos que ne renieraient point, me semble-t-il, les théoriciens du symbolisme.

Mesdames, Messieurs, en Suisse comme en Belgique se côtoient des peuples de souche romane et des peuples de souche germanique. En dépit de notables différences structurelles entre les deux pays, le français occupe dans les deux cas une position excentrique par rapport au grand centre culturel que constitue la ville de Paris. Les Suisses romands (du moins ceux d'avant la génération des échanges Erasmus et des accords de Bologne) connaissent bien, par rapport à la France, ce sentiment ambigu fait d'admiration et de méfiance, de complexe d'infériorité et de revendication identitaire. L'existence même dans la langue de ce que les linguistes appellent des variantes diatopiques, telles *septante* et *soixante-dix*, impose un choix qui dans certaines circonstances de communication, quoi qu'on fasse, va donner lieu à toutes sortes de surinterprétations... Quoi d'étonnant à ce que Belges et Suisses romands, à la fois si soucieux de la qualité de la langue et si guettés par la hantise du « mal parler », aient fourni à la science tant de linguistes et de grammairiens ?

Or, en la personne de Paul Gorceix, qui est Français, Berrichon par sa mère et Limousin par son père, nous trouvons non seulement un passeur entre culture germanique et culture française, mais aussi un médiateur entre la France et les communautés francophones de Belgique et de Suisse. Le procès fait à l'*alma mater* accusée d'ignorer ou de dévaloriser ce qui se passe en dehors d'elle devient injuste dès que l'on ouvre le moindre article de Paul Gorceix. Ce fervent défenseur des lettres belges a d'ailleurs consacré à la littérature de Suisse romande une part de ses travaux, proportionnellement modeste, mais qui montre bien son souci de valoriser les productions des régions limitrophes. En 1997, il édite chez Champion *L'identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*, actes d'un colloque qu'il a co-organisé à Soleure avec son collègue et ami Peter-André Bloch. Trois ans plus tard, il publie *Littérature francophone de Belgique et de Suisse* (Paris, Ellipses, collection Réseau, 2000), ouvrage d'initiation où il montre avec finesse, dans la partie consacrée à la Suisse, l'influence sur la création littéraire des

²⁴ Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*. Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris, Gallimard, 2002, p. 78.

circonstances historiques et du sentiment d'appartenance cantonale. Il y distingue Béat-Louis de Muralt, Bernois qui a choisi le français comme langue littéraire, initiateur de l'identité suisse ; Henri Frédéric Amiel, écrivain genevois de l'introspection et du journal intime ; Blaise Cendrars, l'aventurier et le boulingueur chaud-de-fonnier ; le Vaudois Charles Ferdinand Ramuz, chez qui il retrouve, comme chez les symbolistes, l'idée d'une interdépendance de l'homme et des forces de la nature. Il évoque à merveille Charles-Albert Cingria²⁵, dans l'œuvre duquel le réalisme du détail, je cite, « sert de passerelle vers la vision intérieure et le rêve²⁶ » ; et puis Corinna Bille, Maurice Chappaz, Georges Borgeaud, Jacques Chessex et bien d'autres, sans oublier les poètes jurassiens Jean Cuttat et Alexandre Voisard, dont l'engagement au côté des politiques joua un rôle déterminant dans le combat du Jura pour l'indépendance cantonale.

Paul Gorceix n'a pas manqué non plus de rendre justice à la critique littéraire suisse, qui a joué un rôle essentiel dans l'éveil de sa propre vocation. Dans une page consacrée à ses souvenirs personnels, il rapporte en effet que pendant les deux années où, encore étudiant, il fut immobilisé par la maladie, il dévora passionnément *L'Âme romantique et le rêve* d'Albert Béguin. Il éprouva un sentiment de révélation en découvrant dans ce livre, d'une part la littérature romantique allemande, alors tout à fait exotique pour lui, d'autre part une approche novatrice de la critique, à l'opposé du biographisme et de l'historicisme alors ambiants, approche qui reçut ensuite le nom de « critique de la conscience » ou « critique d'identification²⁷ ». Dans ses réflexions méta-critiques, Paul Gorceix rappelle avec chaleur cet ouvrage un peu oublié de 1937 tout en indiquant les affinités qui le lient, de manière plus générale, à l'école de Genève regroupant, outre Albert Béguin, Marcel Raymond, Jean Starobinski, le Belge Georges Poulet,

²⁵ Auquel Paul Gorceix consacre deux études très suggestives : « Charles-Albert Cingria : le regard idyllique malgré tout », *La Suisse – Une idylle ? Die Schweiz : eine Idylle ?*, Festschrift für Peter-André Bloch, textes réunis par P. Schnyder & P. Wellnitz, Presses Universitaires de Strasbourg, Collection Helvetica, 2002, p. 167-176 ; « Charles-Albert Cingria, *Carnets du Chat sauvage*, une lecture », *La nouvelle francophone en Belgique et en Suisse*, textes rassemblés par M. Hilsum et J.-P. Longre, Lyon, CEDIC, Centre Jean Prévost, vol. n° 23, 2004, p. 43-51.

²⁶ Paul Gorceix, *Littérature francophone de Belgique et de Suisse*, p. 110.

²⁷ Voir « Quelques réflexions autour de la critique spirituelle d'Albert Béguin (1909-1957) », dans le numéro de *La Licorne* de 1988 consacré à *La Suisse romande et sa littérature*, p. 467-479. Coïncidence, le nom de mon père Roland Béguelin figure également dans la table des matières de ce numéro !

ainsi que Jean Rousset qui fut le prédécesseur de Paul Gorceix à l'Académie royale.

Mesdames et Messieurs, si je n'ai jamais rencontré Paul Gorceix, j'ai en revanche fait la connaissance de Jean Rousset à l'époque où, professeur à l'Université de Genève, il dirigeait la thèse du père de mes enfants. Bien plus qu'un directeur de thèse, il est devenu un ami de notre jeune famille et, à notre insu pour ainsi dire, il a profondément influencé la formation de nos goûts intellectuels et artistiques. Je me souviens avoir visité Rome sur la base d'un plan des monuments baroques dessiné de la main même de Jean Rousset ; et j'ai vu pour la première fois *Così fan tutte* au Grand Théâtre de Genève grâce à des places qu'il nous avait offertes. Pendant dix-huit ans (et mes filles vous confirmeront que ce n'est pas rien !), nous avons partagé la vie d'un chat que Jean Rousset (qui les adorait) avait vu naître et dont il ne manquait jamais de prendre des nouvelles... Dois-je vous dire à quel point je me suis sentie petite quand j'ai pris conscience de la lignée de savants exceptionnels à qui me revenait l'honneur de succéder ? Entrer dans une telle Académie, c'est aussi cela : participer à une vaste entreprise de mémoire, devenir, dans une longue chaîne, le maillon reliant la personne qui vous précéda et celle qui vous succédera. Permettez-moi, avec émotion mais sans mélancolie aucune, de donner le mot de la fin à Marcel Raymond, qui occupa lui aussi ce fauteuil, et qui écrit dans *Poèmes pour l'absente* : « rien ici qui ne soit / d'avant ma naissance et d'après ma mort²⁸ ». Encore un très grand merci.

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Marie-José Béguelin, *Réception de Marie-José Béguelin. Séance publique du 26 septembre 2009* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < www.arllfb.be >

²⁸ Marcel Raymond, *Poèmes pour l'absente*. Livre 2, XXXII. Lausanne : Editions Rencontre, 1967.